



Le temps de l'angoisse.

Le temps est un objet réel, bien difficile à cerner. On peut néanmoins considérer qu'il caractérise la façon d'être d'un sujet, le temps naît et disparaît avec lui. Dans la psychanalyse on s'aperçoit que le temps conditionne pour chacun la gestion de son désir. C'est pour cela qu'on peut considérer le temps comme une présentification possible de l'objet *a*. Lacan lui-même nous l'a suggéré à plusieurs reprises.

Considérer le temps comme un objet *a* nous pousse à le distinguer de l'objet qui nous manque. Certes quand le temps presse on a toujours l'impression que c'est un objet qui nous échappe, nous n'aurons jamais assez de temps. Mais manquer de temps, c'est plutôt bon signe. Ça peut faire partie du stress, mais ce n'est pas signe d'angoisse. Lacan nous a appris à considérer l'angoisse comme signal d'un trop plus que d'un manque. Dans un moment de grand malaise, le temps peut se présenter à certains comme un objet en trop. Emil Cioran en a témoigné largement. Il décrit dans ses cahiers des moments insupportables où il prenait conscience du temps qui envahissait tout le champ de sa conscience, un temps qui s'éternisait et il concluait que l'enfer, ce n'est peut-être que ça : la conscience du temps. Cioran décrit son premier accès mélancolique comme la confrontation soudaine avec le temps comme objet réel qui chamboule tout projet de vie. Son passé se confond avec le présent qui s'éternise, lui volant toute jouissance possible du moment présent et son futur s'atrophie. Ne reste que le réel de ce temps qui s'impose.

Si nous ne sommes pas tous assaillis par cette émergence du réel du temps, c'est que cet objet réel est habituellement pris dans les mailles de notre réalité psychique, laquelle tisse de façon borroméenne les trois *ek-stases* du temps comme le disait Heidegger, c'est-à-dire le réel du présent, le symbolique du passé et l'imaginaire du futur. Notre réalité est faite de cette trinité de l'espace qui nous tiraille mais qui a pour vertu de coincer cet objet réel qui peut jouer alors sa fonction sans trop nous importuner.

Quelles sont, en dehors de la mélancolie, les signes de l'émergence de cet objet encombrant ?

Il y a ce que l'on appelle aujourd'hui l'attaque de panique. Ce qui la caractérise, c'est que quand elle s'est produite une fois, le sujet craindra qu'elle se reproduise. Quelle est la nature de ce futur redouté ? C'est la définition même de l'angoisse : l'attente anxieuse. Il est clair que dans ce moment d'angoisse, le sujet ne peut envisager le futur que comme retour implacable de quelque chose d'inquiétant qui est apparu dans des conditions de temps et d'espace similaires. Ces repères spatio-temporels permettent à certains de cadrer l'angoisse en la coinçant dans le nœud d'une phobie. C'est comme si le phobique réussissait à parer au retour du passé dans le présent en l'assimilant à un repère géographique qui lui suffira alors d'éviter.

Examinons de près cette désorganisation du temps subjectif dans l'angoisse.

Le futur de la personne angoissée est réduit à la crainte du retour du passé, ce n'est donc pas un futur, c'est la crainte que le passé redevienne présent. Dans le moment de l'attaque panique le futur n'est pas envisageable. Le sujet ne peut même pas se dire : « attendons, ça va passer. » Quand il peut se le dire, c'est que déjà il peut envisager un futur, il imagine le bout du tunnel.

Le présent, quant à lui, est envahi par l'angoisse qui occupe tout le champ de la réalité et isole le sujet du présent qui l'entoure. L'angoissé n'est présent qu'à son angoisse qui le confronte à quelque chose qui se répète inexorablement, c'est-à-dire qui ne porte pas la marque du temps. C'est un faux passé parce que c'est un temps qui n'est pas passé et que le sujet ressent comme présent. Normalement le passé peut s'évoquer comme mémoire dans le présent, c'est ce que Saint Augustin



appelait : « le présent du passé ». Mais la mémoire ne met pas le passé en continuité avec le présent, ce n'est que le dire de l'énonciation au présent qui évoque le passé.

Par contre, dans l'attaque de panique, comme d'ailleurs dans la mémoire traumatique, le sujet vit l'expérience du passé dans son présent, le temps paraît suspendu dans une sorte de présent qui paraît sans limite. C'est d'ailleurs assez frappant de voir l'effort que l'angoissé fait pour récupérer le sens du temps qui passe, c'est-à-dire la flèche du temps qui se repère au minimum dans ce qu'elle va de la cause à son effet. L'angoissé cherche désespérément à trouver la cause de son angoisse. Il faut dire que la causalité répond à un principe de temporalité incontournable : la cause précède normalement l'effet. Cependant par l'artifice du langage la cause peut apparaître après son effet. Une cause qui n'a pas eu d'effet immédiat peut être réveillée par une seconde cause qui s'unira à elle par association signifiante. C'est le processus de l'après-coup qui mobilise un mode temporel particulier qui est le futur antérieur. C'est une astuce que nous permettent nos langues latines qui organise le nœud de la temporalité en connectant directement l'imaginaire du futur au symbolique du passé. Cette signification après-coup peut être traumatique bien qu'elle ne se réfère à rien de réel dans le présent. C'est un pur effet de discours qui a pour fonction d'associer une cause à son effet.

L'angoisse se manifeste comme discontinuité dans le flux du temps. Elle témoigne d'une béance entre la cause et son effet. Dans son principe l'interprétation freudienne cherche à combler cette béance avec du sens, car le sens fait le lien entre la cause et l'effet. Mais à ce niveau-là tout peut faire sens et la sexualité s'y prête tout particulièrement. C'est pour cela qu'une interprétation n'a pas besoin d'être juste pour fonctionner. Il suffit qu'elle fasse de l'effet pour amarrer la cause qui est restée à la dérive. Mais « ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a eu des effets que les analystes sont dans le vrai » écrivait Lacan dans sa préface à l'édition allemande des Écrits. La vérité ne doit pas être la préoccupation essentielle de l'analyste. Mais il doit bien savoir que l'angoisse, elle, ne trompe pas.

C'est pour cela qu'il doit être attentif à son émergence dans le processus de la cure.

Si l'angoisse est le moteur principal du travail analytique, elle n'apparaît pas au premier plan parce qu'elle est recouverte par les symptômes ou par l'inhibition. Cependant mon expérience de psychanalyste m'a appris que l'analysant fait un pas important quand il peut dire son angoisse. C'est ce que souligne Lacan dans son séminaire sur l'Angoisse : « Ce qu'il faudrait apprendre au névrosé à donner, c'est quelque chose qu'il ne peut pas imaginer, c'est justement son angoisse. Le névrosé ne donnera pas son angoisse mais il en donne l'équivalent puisqu'il commence en donnant un peu de son symptôme. »¹

Quand Lacan dit que le névrosé ne donnera pas son angoisse, il laisse entendre que le psychotique la donnera plus facilement. Le psychotique, en effet, ne recule pas à parler de son angoisse parce que parler de sa folie ne lui fait pas peur, alors que le névrosé n'aime pas parler de cette folie dont l'angoisse lui fait signe. Cette angoisse qu'il faudrait lui apprendre à donner, c'est autre chose que l'angoisse de castration qui n'est qu'une façon de traiter l'angoisse fondamentale signal de l'approche de l'objet réel. Dans la cure, le moment de cette approche annonce la fin de la supposition de savoir car il est clair pour l'analysant qu'il est le seul à pouvoir dire quelque chose de cet objet que le transfert lui a révélé qu'il est, qu'il a été et qu'il aura été. Ce temps de l'angoisse, à la fin de la cure, doit l'encourager à élaborer les derniers pans du savoir qu'il veut acquérir. C'est à

¹ Lacan, séminaire l'Angoisse ,séance du 5 décembre 1962 édition française du seuil p . 65

XII RENDEZ-VOUS DE
L'INTERNATIONALE DES FORUMS
VIII RENCONTRE INTERNATIONALE DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES
FORUMS DU CHAMP LACANIEN

**L'AN
GOIS
SE**

COMMENT
LA FAIRE
PARLER ?

1 - 5 MAI 2024

EPICL
MAISON DE LA CHIMIE
28 BIS RUE SAINT-DOMINIQUE
75007 PARIS - FRANCE

ce moment-là que l'analyste peut lui fournir la satisfaction de le reconnaître comme étant à la fin du parcours.

B.Nominé. mars 2024